

Mon ami Claude Brodeur

ISABELLE LASVERGNAS

Lorsque j'ai rencontré Claude pour la première fois, j'étais loin de me douter de la grande amitié qui nous lierait un jour.

Claude fut en effet la première personne que j'ai consultée en vue de faire éventuellement une psychanalyse, à un moment où je n'étais pas encore tout à fait prête à me lancer dans une telle aventure, et où d'ailleurs, à l'époque je vivais à Ottawa.

Mais ces premières rencontres ont laissé un souvenir vivant en moi, et en particulier un commentaire subtil, à demi formulé concernant l'état intérieur qui m'habitait alors. La remarque m'a accompagnée pendant plusieurs années, je crois même que je n'en ai jamais oublié le mot à mot qui m'a aidée à entrer en analyse.

Lorsque je revis Claude quelques années plus tard, lors d'un séminaire qu'il enseignait dans le cadre du programme des Textes freudiens, je fus frappée à nouveau par la délicatesse de l'homme et la finesse de ses ponctuations cliniques.

Combien d'années se passèrent encore avant que Claude et moi ne développions une relation personnelle ? Je ne saurais dire exactement. Il avait entretemps démissionné de la SPM pour des raisons à la fois de santé, qui l'amenaient à mettre un terme à sa pratique clinique, mais aussi de déceptions intellectuelles, et sans doute également relationnelles, lui qui avait participé avec enthousiasme à la fondation de la Société psychanalytique de Montréal à son retour au Québec à la fin des années soixante. Mais déjà alors je le croisais régulièrement à toutes les activités publiques du GÉPI où il était toujours présent, à sa manière à lui, à la fois intense et discrète. Il s'y montrait remarquablement ouvert à la pensée de l'autre, aussi balbutiante future, et même demandeur d'interlocution.

C'est peut-être à l'occasion des deux tables rondes qui furent organisées au GÉPI à propos de deux de ses ouvrages que j'ai commencé à nouer avec lui un début de dialogue plus personnel qui allait devenir de plus en plus soutenu et présent dans ma vie.

Nous avons nos rituels, nous déjeunions une fois par mois Chez Lévêque, une rencontre de 2 heures/2 heures et demie tout à la fois amicale et psychanalytique. La discussion psychanalytique occupait la majorité de nos propos. Entre nos rencontres, deux ou trois échanges courriels parfois assez longs dans la poursuite de notre dernière discussion et la relance d'une interrogation théorico-clinique.

Claude me faisait le grand honneur de lire tous mes travaux, sans exception, il le faisait avec une grande diligence et une attention et précision qui rendaient ses commentaires d'autant plus précieux. Il était devenu une de mes adresses préférentielles, et un lecteur sur qui je pouvais compter. La grande question de fond que nous poursuivions ensemble était celle de la modification de la pratique psychanalytique actuelle par rapport à celle qu'il avait connue, avec le déplacement de l'écoute de l'analyste vers les stades précœdipiens et les préliminaires et les impasses d'une écriture psychique que nous révèlent plus fortement que les autres les problématiques-limites.

Claude disait que dans la conduite de la cure « dans son temps », on accordait la prééminence au contenu du fantasme refoulé et au modèle de la Première Topique. Devant la redécouverte de l'importance de la seconde topique aujourd'hui, il s'était mis à relire André Green.

S'il disait qu'il avait peu d'expérience avec le type de problématiques psychiques dont je lui parlais souvent, il était toutefois fier du traitement, à son avis réussi, qu'il avait mené avec un patient psychotique sénégalais abandonné de tous, cas qu'il a évoqué dans plusieurs de ses publications, dont *Le psychotique, sa quête de sens* (1996).

À ajouter que ses interrogations sur *Le problème de l'inconscient* (1999) et *La structure de la pensée humaine* (1999), qui s'inscrivent au carrefour d'une démarche philosophique nourrie des classiques grecs, de Saint Augustin, Thomas d'Aquin, Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix, Hegel, Descartes, Sartre, Kierkegaard, Nietzsche, Merleau-Ponty, et d'une critique épistémologique du système freudien, étaient également informées d'anthropologie, d'une ouverture à la diversité des cultures: cf. son ouvrage sur *L'espace africain* (1998), son travail sur les Yaka, sur Vallon Bleu, village des Laurentides. Informées aussi de littérature, Duras, Kafka, etc.

Dans son dernier ouvrage, *Parcours d'un psychanalyste, le cheminement de l'idée* (Liber, 2008; l'Harmattan, 2017), il retrace le cheminement d'une vie dédiée à l'étude et à l'approfondissement de la pensée. Il y évoque à mi-mot sa formation de Père Dominicain, sa première thèse de doctorat sur Thomas d'Aquin, puis la seconde menée sous la direction de Paul Ricœur, sa découverte de Lacan, son intérêt pour son séminaire qu'il suivit quelque temps sans devenir un dévot, et sa psychanalyse avec Françoise Dolto. Une ouverture interdisciplinaire d'une rare exigence et une ouverture à l'interrogation plurielle et érudite qui le caractérisaient.

Claude avait un vaste projet métapsychologique osé: tenter la mise en place d'un modèle de type Troisième Topique prenant en compte la dimension culturelle structurante et le poids des modèles familiaux dans la construction du fantasme inconscient. Il a beaucoup écrit sur ce point, et il a souffert que sa pensée n'ait guère eu d'échos dans le milieu psychanalytique local. Il s'y est senti très seul au point de regretter parfois d'avoir quitté Paris après plusieurs années de pratique clinique là-bas. Nous avons abondamment parlé lui et moi de ses hypothèses de travail sur les rapports entre culture, dynamiques groupales et alliances inconscientes collectives, et des développements les plus actuels dans la lignée des travaux d'Anzieu et Kaës. Connaissant insuffisamment ces auteurs, il s'était attelé à leur lecture.

Claude a écrit qu'il avait au fond vécu toute sa vie dans un monastère intérieur. Ce fut sa protection et sa force. Il a puisé dans la pratique de l'écriture, et de manière admirable jusqu'aux tout derniers jours de son existence, le très grand courage qui lui a permis de rester activement et intellectuellement présent à la vie. Claude a publié une vingtaine d'ouvrages, de philosophie, d'anthropologie, de psychanalyse, mais aussi de nouvelles, de contes intimes, de « pensées secrètes », ainsi qu'un roman. De ces dernières formes d'écriture, j'ignorais tout. Je les ai apprises après sa mort et dans la découverte d'un site Web dont je ne connaissais pas l'existence.

J'ai toutefois découvert avec un vrai ravissement et émotion les extraits d'un Journal fictif écrit dans le courant de l'été 2016, qui aurait été celui d'un analysant - Claude, pourrait-on penser - au jour le jour de son analyse.

Louise Grenier est parvenue à le convaincre d'en publier quelques extraits dans l'ouvrage collectif *Lettres du divan* qu'elle a publié chez Liber l'an passé. On y découvre dans ces pages le personnage d'un analysant mutin, érotique, iconoclaste et terriblement vivant.

De la solitude douloureuse de ses dernières années de vie endeuillées par le désespoir de voir la femme qu'il aimait s'enfoncer dans la maladie d'Alzheimer, Claude parlait avec parcimonie. De même qu'il ne se plaignait pas que ses deux fils et son petit-fils vivent à l'étranger, physiquement loin de lui. Il se plaisait au contraire à me raconter certains mots d'enfant de l'un ou l'autre. Et récemment, en écho à un échange clinique que je lui contais, il me disait encore : « Tu te souviens lorsque mon petit homme avait dit... ». Suivait un délicieux mot d'enfant qui révélait chez un petit de 4 ou 5 ans, l'amour pour sa maman, et sa rivalité avec le père.

Rivalité avec *le-père* dont Claude récusait avec véhémence la figure autoritaire tissée par un système culturel patriarcal qu'il appelait de tous ses vœux à voir disparaître. Échangeant lui et moi sur le récent phénomène Me-too, Claude me rappelait sa thèse sur *Le père cet étranger* (l'Harmattan, 2001), cet étranger pour l'enfant, que celui-ci soit fils ou fille, ainsi que la nécessité, soutenait-il, qu'émerge culturellement une figure de l'homme et du masculin fondée sur « une société des frères » plutôt que sur « le modèle du père ».

Les amis de Claude l'ont vu ces dernières années physiquement fondre sous leurs yeux, il n'avait plus que la peau et les os; des problèmes digestifs majeurs qui le retenaient de manger, aggravaient sa condition cardiaque. Nous nous inquiétions tous pour lui d'autant plus que sa pudeur extrême lui interdisait de parler de sa santé. Il cherchait à minimiser parfois la gravité de son état, me disant : « Tu sais je suis vieux, c'est dans l'ordre des choses. Mais toi, profite bien de ta jeunesse ! ». Même si je lui rappelais que je n'étais plus vraiment si jeune que ça...

« Profite bien de ta jeunesse et continue ! », fut justement la dernière phrase qu'il m'a dite au téléphone alors que nous convenions d'un RDV pour cinq jours plus tard. Mais ce jour-là, Claude était décédé la nuit qui avait précédé.

Claude nous a quittés sans bruit, à sa manière discrète, stoïcienne et modeste. Il nous a quittés, comme il y a 3 ans nous quittait Jacqueline Prud'homme qui était une de ses amies très proches, et comme à peine un mois plus tard, allait partir un autre de ses grands amis Samuel Pereg.

Les trois, tous les trois des personnalités fortes et des psychanalystes très sensibles et absolument singuliers, étaient très liés depuis des décennies. J'ai eu l'immense chance de les connaître et de bénéficier de la part de chacun d'eux de leur amitié et affection. Aujourd'hui, leur triple départ creuse pour moi une triple et très profonde perte.